

Acrolecte et identité culturelle en Francia carolingienne (VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup>) s.

## I) NOMMER ET IDENTIFIER UNE PAROLE: LES PIÈGES DU MIROIR CULTUREL

Si le langage n'a pu être et ne peut demeurer qu'une création collective de l'espèce humaine, sa maîtrise technique a été et demeure constamment le fait de rapports de force et de représentations spéculaires.<sup>1</sup> Dans la longue et abondamment documentée histoire de la latinité de ses origines au haut Moyen Age, un tel paradigme s'observe sans défaillance et devrait être constamment présent à l'esprit des chercheurs. En effet, la lecture des *testimonia* contemporains des siècles objets d'étude risque régulièrement, faute de méthodes de réévaluation appropriées, de conduire les spécialistes à des erreurs de jugement, malgré les balises posées par des travaux majeurs.<sup>2</sup>

Personne n'a pris au sérieux l'épithète du poète Naevius, transmise par Aulu-Gelle, qui affirme qu'après sa mort, nul n'a plus été capable de "parler latin".<sup>3</sup> Cette jolie hyperbole (on est tout de même au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère !) a été goûtée comme telle. Elle n'était d'emblée pas crédible. Mais n'instaurait-elle pas quand même un symbole? Des esprits avisés,<sup>4</sup> ont en effet souligné que le poète posait ainsi sur le vieux latin la griffe d'une supériorité intellectuelle qui restreignait d'un coup à une mince élite la maîtrise du latin. Ou pour être plus exact, ce latin, dans ce cas, n'était plus celui de la communauté des locuteurs, mais l'acrolecte d'un individu. Cette mise en scène culturelle et langagière inaugurait chez les Romains un processus de clivage non pas langagier, mais spéculaire<sup>5</sup> dont ils sont loin d'avoir l'exclusivité: selon un procès en fait universel, d'une part, la langue est ainsi promue au rang d'objet d'art, d'autre part les véritables créateurs de ce bien en sont dépossédés au profit d'une minorité. La communauté des locuteurs se trouve jetée dans le non langage, selon une mise en scène imaginaire bien décrite par la sociolinguistique moderne<sup>6</sup> – dont il échoit précisément aux historiens et aux linguistes d'éliminer les effets déformants de perception.

Ce genre de structuration mentale traverse l'histoire de la langue et de la culture latines. Sept siècles plus tard Sidoine Apollinaire regrette dans une lettre que: "En outre, la multitude des négligents a crû dans de telles proportions que, si une très modeste minorité de locuteurs comme vous ne délivre pas de la rouille des barbarismes de la rue la langue pure de la véritable latinité, nous aurons à pleurer sous peu son effacement et sa disparition: oui, toute la pourpre du langage noble, victime de l'indifférence générale, perdra ses couleurs":

*Illud appone, quod tantum increbruit multitudo desidiosorum ut, nisi uel paucissimi quique meram linguæ Latiariorum proprietatem de trivialis barbarismorum robigine vindicaueritis, eam breui abolitam defleamus interemptamque: sic omnes nobilium sermonum purpuræ per incuriam uulgi decolorabuntur.*<sup>7</sup>

<sup>1</sup> Pierre Bourdieu, Ce que parler veut dire: l'économie des échanges linguistiques (Paris 1982). William Labov, Le parler ordinaire. La langue des ghettos noirs des Etats-Unis (Paris 1978).

<sup>2</sup> Arno Borst, Der Turmbau von Babel, Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker (Stuttgart 1958).

<sup>3</sup> *Obliti sunt Romæ loquior lingua latina* – Aulus Gellius, Noctes Atticæ 1, 24, 2.

<sup>4</sup> Jean-Christian Dumont, La langue du théâtre latin entre décalque et démarcation du grec, in: La fabrique du signe: Linguistique de l'émergence, ed. Dennis Philips/Michel Banniard (Toulouse 2010) 34–46, 41.

<sup>5</sup> Einar Löfstedt, Syntactica, Studien und Beiträge zur historischen Syntax des Lateins 2 (Lund 1933) chapitre 12; Roman Müller, Sprachbewusstsein und Sprachvariation im lateinischen Schrifttum der Antike (Munich 2002).

<sup>6</sup> Labov, Le parler ordinaire; Françoise Gadet, Le français ordinaire (Paris 1989); Françoise Gadet, L'ordre de la langue dans la sociolinguistique, in: Sociolinguistica 20 (2006) 49–57.

<sup>7</sup> Sidonius Apollinaris, Epistulæ et carmina II, 10 (ed. Christian Luetjohann, MGH AA 8, Berlin 1887) 33.

Si la jactance de l'épithète de Naeivius n'a fait que sourire les commentateurs modernes, ce document-ci a, lui, été pris très au sérieux, notamment par les philologues comme preuve de la disparition du latin comme langue vivante naturelle dans la Gaule de la fin du V<sup>e</sup> siècle. Je ne m'attarderai pas ici sur une analyse détaillée des arguments qui invalident ces conclusions, l'ayant fait ailleurs il y a longtemps.<sup>8</sup> Mais j'en rappelle l'essentiel pour en tirer une leçon de méthode: les commentateurs ont souvent négligé que le rapport de force social opérait au temps de Sidoine, comme au temps de Cicéron, sur l'échelle culturelle (autrement dit selon le paramètre diastratique<sup>9</sup> des valeurs langagières). Les spécialistes ont donc pris au pied de la lettre l'idée que le latin est moribond dans la Gaule du V<sup>e</sup> siècle, alors que tout comme du temps de Naeivius, le danger guette une certaine forme de latin, celle de l'acrolecte le plus normé, le plus sophistiqué, et éventuellement le plus artificiel, et non la langue quotidienne encore bien placée dans le diasystème du latin,<sup>10</sup> comme le prouve l'excellent fonctionnement de la communication verticale latinophone à cette époque.<sup>11</sup> La situation est alors en fait la même que dans l'Afrique du V<sup>e</sup> siècle où un orateur plus ouvert à la communication familière comme Augustin donne à entendre ce *continuum*.<sup>12</sup>

Dans nos enquêtes, nous avons beau tenter de nous protéger contre les artefacts et les manipulations, nous en sommes en fait sans cesse menacés.<sup>13</sup> L'histoire de la linguistique diachronique est riche d'enseignements à ce sujet, que ce soit du point de vue du latin ou du point de vue du roman. Les héritages idéologiques sont en effet d'autant plus agissants qu'ils ont informé notre terminologie d'une manière si insidieuse que nous avons du mal à nous en dépêtrer. Voyez quel a été le sort du latin mérovingien, victime du triple mirage créé par les effets de manche des écrivains mérovingiens eux-mêmes, du rouleau compresseur idéologique carolingien et des présupposés linguistiques des historiens et des philologues modernes. Toute la terminologie employée pour désigner le niveau de langue requis pour la communication verticale par les préfaciers des Vies est bâtie autour de la notion de manque, d'incomplétude, voire de faute.<sup>14</sup> Sans suffisamment analyser le contexte et le sens de ces *testimonia*, les spécialistes, philologues, linguistes, voire historiens en ont pendant longtemps conclu à la déshérence des compétences langagières en latin des locuteurs illettrés.<sup>15</sup> Les réformateurs carolingiens ont enfoncé le clou en rejetant hors de la latinité (*sermo politus, romana lingua emendata*) cette latinité hors de leurs normes (*romana lingua rustica*). Les chercheurs modernes n'ont fait la plupart du temps que répéter les cris de désespoir de Grégoire de Tours ... et reproduire le mépris de Boniface ou d'Alcuin. Les récentes remises en question de ce point de vue négatif sur latinité et sur la latinophonie mérovingiennes commencent péniblement à inverser cette longue et lourde tradition.<sup>16</sup> La mise en place d'une description purement linguistique, notamment au niveau des interférences

<sup>8</sup> Michel Banniard, La rouille et la lime: Sidoine Apollinaire et la langue classique en Gaule au Ve siècle, in: Mélanges J. Fontaine, ed. Louis Holz (Paris 1992) 413–427.

<sup>9</sup> Rika van Deyck, La variabilité en langue. Les quatre variations (Gent 2005).

<sup>10</sup> Martin-Dietrich Gleßgen, Linguistique romane. Domaine et méthodes en linguistique française et romane (Paris 2007).

<sup>11</sup> Marc van Uytfgange, La Bible et l'instruction des laïcs à l'époque mérovingienne: des témoignages textuels à une approche langagière de la question, in: *Sacris erudiri* 34 (1994) 67–123; id., L'audience de l'hagiographie au VI<sup>e</sup> siècle en Gaule, in: *Scribere sanctorum gesta. Recueil d'études d'hagiographie médiévale offert à Guy Philippart*, ed. Étienne Renard (Turnhout 2008) 157–177.

<sup>12</sup> Michel Banniard, Variations langagières et communication dans la prédication d'Augustin, in: *Augustin prédicateur* (395–411), ed. Goulven Madec (Paris 1998) 73–93.

<sup>13</sup> Claire Blanche-Benveniste, *Approches de la langue parlée en français* (Paris 2000).

<sup>14</sup> Michel Banniard, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle en Occident Latin* (Paris 1992), chapitre 5.

<sup>15</sup> Dag Norberg, *Syntaktische Forschungen auf dem Gebiete des Spätlateins und des frühen Mittellateins* (Uppsala 1943).

<sup>16</sup> Clemens M. M. Bayer, *Vita Eligii*, in: *RGA*, 2. Aufl. 35 (Berlin/New York 2007) 461–524; Hans Kortüm, Le style, c'est l'époque? Urteile über das Merowingerlatein in Vergangenheit und Gegenwart, in: *Archiv für Diplomatik* 51 (2005) 29–48; Giovanni Orlandi, Riflessioni su aspetti del latino merovingio, in: *Aevum* 30 (2006) 335–352; Peter Stotz, *Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters*, 1: Einleitung, lexicologische Praxis, Wörter und Sachen, Lehnwortgut (München 2002); Marieke van Acker, *Vt quique rustici et inlitterati hec audierint intellegant. Hagiographie et communication verticale au temps des mérovingiens (VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècle)* (Turnhout 2007).

latin parlé/ francique (non moins parlé) qui prouvent la vitalité de cette latinophonie tardive,<sup>17</sup> n'est pas achevée dans la mesure où elle requiert l'élaboration d'un métalangage qui renonce vraiment aux qualifications de type esthétique (beau/laid) ou éthiques (pur/corrompu). Les fameux diplômes originaux des mérovingiens, sous une orthographe effectivement flottante – mais pas forcément pour des raisons uniquement pathologiques – donnent à lire leur acrolecte administratif, bien adapté à la réalité.<sup>18</sup>

Ces problèmes de métalangage sont si intégrés à notre culture et à nos matrices mentales que nous peinons à en prendre conscience. Pourtant, il est des usages plus qu'étonnants quand on s'arrête pour y réfléchir méthodiquement.<sup>19</sup> Pourquoi les monuments littéraires en langue romane sont-ils systématiquement affublés du qualificatif de 'vulgaires'? Cette dénomination est évidemment commode, et est facilement étendue aux langues germaniques et à tout ce qui n'est pas écrit en latin. Mais est-elle neutre scientifiquement? Il y a tout lieu d'en douter. Tout d'abord, elle perpétue un dualisme imaginaire qui oppose dans la mythologie de référence (qu'adopte volontiers la philologie romane), le 'latin littéraire' au 'latin vulgaire'. Évidemment, le 'latin vulgaire' donne naissance aux 'langues vulgaires' et celles-ci aux 'littératures en langue vulgaire' (intellectuellement, c'est aussi gratifiant que le système inquisitorial, pour les inquisiteurs, cela va de soi). Ensuite, ce beau dualisme a été consacré par la terminologie des intellectuels cléricaux du Moyen Âge: ce sont en effet les auteurs latins médiévaux qui ont désigné la parole et les œuvres non latines du terme 'vulgaire'.<sup>20</sup> Si l'on prend au sérieux cette seconde constatation, on relèvera alors que toute la philologie traditionnelle ne fait que répéter le discours et la terminologie des clercs du Moyen Âge. Cela aurait dû nous rendre méfiants. Et cela aurait dû surtout nous inciter à prendre en compte l'avis des premiers intéressés, les autres, ceux qui écrivaient en langue prétendument vulgaire. Or précisément, eux, ne se désignent pas ainsi. Ils nomment la langue dans laquelle ils s'expriment 'latin' ('leur latin'), 'roman', etc ..., mais jamais vulgaire. Le fondateur de la littérature d'oc comme le poète Guillaume IX<sup>21</sup> ou un des fondateurs du genre romanesque d'oïl comme Chrétien de Troyes sont exemplaires à cet égard. Loin d'exprimer dans leur œuvre une hiérarchie intériorisée où le latin serait la langue dominante et leur parole la langue dominée, ils revendiquent une identité distincte, originale, et tout aussi souveraine. En somme, ils se moquent quelque peu (sans le savoir) du rapport diglossique cher à une partie des chercheurs modernes, dans la mesure où ils refusent précisément l'étiquette de vulgaire pour la parole romane à partir de laquelle ils construisent leur propre œuvre littéraire. En fait, il n'y a pas eu de "résistible ascension des vulgaires"<sup>22</sup> parce que ces fameux 'vulgaires' n'existent que dans l'esprit des clercs médiévaux. Dans l'esprit des producteurs/ auteurs romanophones, la représentation est totalement différente: leur langage est souverain de plein droit parce qu'il est l'émanation, le reflet et le modèle de la classe sociale à laquelle ils appartiennent. Or cette dernière n'est plus soumise à la domination cléricale-latino-royale: quelque chose a changé qui a transformé le rapport des forces imaginaires.<sup>23</sup>

<sup>17</sup> Martina Pitz, Zentralfranzösische Neuerungs- und nordöstliche Beharrungsräume. Reflexe der Begegnung von fränkischer und romanische Sprache und Kultur?, in: *Akkulturation. Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühem Mittelalter*, ed. Dieter Hägermann (Berlin 2004) 135–178.

<sup>18</sup> Michel Banniard, Niveaux de langue et communication latinophone, in: *Settimane 52* (Spoleto 2005) 155–208.

<sup>19</sup> Michel Banniard, Questions de métalangage en linguistique diachronique, in: *Questions de classification en linguistique: méthodes et descriptions. Mélanges Christian Molinier*, ed. Anne Dagnac (Bern 2005) 1–17.

<sup>20</sup> Johannes Kramer, *Die Sprachbezeichnungen Latinus und Romanus im Lateinischen und Romanischen* (Berlin 1998).

<sup>21</sup> Michel Banniard, Les textes mérovingiens hagiographiques et la romana lingua rustica, in: *L'hagiographie mérovingienne à travers ses réécritures*, ed. Martin Heinzlmann/Monique Goulet/François Dolbeau (Beihefte zur Francia 71, Ostfildern 2010) 83–104.

<sup>22</sup> Benoît Grévin, L'historien face au problème des contacts entre latin et langues vulgaires au Bas Moyen Âge (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle). Espace ouvert à la recherche. L'exemple de l'application de la notion de diglossie, in: *La résistible ascension des vulgaires. Contacts entre latins et langues vulgaires au bas Moyen Âge. Problèmes pour l'historien*, ed. Benoît Grévin, in: *Mélanges de l'école française de Rome: Moyen-Âge 117/2* (2005) 447–469.

<sup>23</sup> Jean-Louis Harouel, Histoire des institutions de l'époque franque à la Révolution (Paris 112006) 107–141; Jean-Pierre Poly/Eric Bournazel, *La mutation féodale Xe-XIII<sup>e</sup> siècles* (Paris 2004).

## II) LA LATINITÉ CAROLINGIENNE: VEDETTES ET ARRIÈRE-PLANS

Cette remise en perspective trace ainsi un cadre chronologique dans lequel s'intègre une zone de transition critique, les VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles carolingiens - caractère qui déborde largement l'espace franc.<sup>24</sup> Du point de vue de la sociolinguistique diachronique, ces siècles sont encadrés en amont par la fin de la latinophonie et en aval par la naissance des littératures romanes (et germaniques). Ils ont une spécificité qui a retenu de façon justifiée l'attention des spécialistes et je voudrais réarticuler quelques-uns des caractères de cette particularité en prenant comme fil conducteur la question des rapports imaginaires entre la parole commune et la parole savante tels qu'ils se laissent saisir à l'intérieur des bords chronologiques de la période.

Or, précisément du point de vue culturel et langagier, ces siècles ont été considérés au terme d'enquêtes minutieuses comme instaurant une dualité réelle entre les *litterati* et les *illitterati*, avec, par voie de conséquence, l'ouverture d'un clivage sévère entre la langue écrite et la langue parlée.<sup>25</sup> La première retrouve les traits d'un latin normé et archaïsant (*sermo politus*) ; la seconde suit son destin indépendant de parole romane hors norme (*sermo rusticus*). Je n'ai pas le temps de reprendre les termes de ce dossier bien instruit et bien connu maintenant. Ce partage entre les nouveaux maîtres d'un latin ancien et les nouveaux acteurs de l'histoire aurait aussi reflété la cléricisation du savoir écrit aux dépens des laïcs, selon un processus fort complexe. Cependant, il y a beau temps que l'opposition entre 'clerc' et 'laïc' pose des problèmes ardues aux historiens, tant du point de vue définitoire que du point de vue des réalités sociales (on sait par exemple que le rôle des abbés laïcs a suscité des débats instructifs). Plus récemment, la question de la culture des élites carolingiennes a été reposée avec des moyens d'approches neufs d'où il commence à apparaître que les puissants laïcs ont eu eux aussi un accès à l'écriture, voire à l'écriture littéraire, à l'image de certaines femmes.<sup>26</sup> Toutes ces remises à plat invitent le linguiste à remettre aussi l'enquête sur le tapis.

Il peut commencer par se rassurer en constatant que oui, décidément, la *reformatio in melius*<sup>27</sup> carolingienne a produit les effets que ses promoteurs annonçaient eux-mêmes.<sup>28</sup> Le premier cercle des lettrés par son éblouissante production littéraire<sup>29</sup> nous a laissés un peu aveuglés, nous rendant ainsi handicapés pour aller regarder ailleurs et surtout autrement. La réécriture des Vies de saints mérovingiennes (d'ailleurs peu étudiée du point de vue linguistique dans les textes eux-mêmes<sup>30</sup>) a achevé par sa remise en ordre radicale<sup>31</sup> d'emporter notre conviction. L'élégance de la minuscule caroline comble les éventuelles failles par où aurait pu filtrer le doute sur cette parfaite restauration.

Mais ce monolithisme est en fait en partie illusoire. Tout d'abord, on sait que l'emploi d'une latinité archaïsante dans l'usage de la pastorale, partout où elle a été effectivement mise en oeuvre, a créé de telles difficultés pratiques et suscité une telle rébellion de la part des fidèles, qu'il a fallu en rabattre et

<sup>24</sup> Evangelos Chrysos/Ian Wood, *East and West: Modes of Communication* (Leiden/Boston/Cologne 1999).

<sup>25</sup> Banniard, *Viva voce*; Helmut Lüdtkke, *Der Ursprung der romanischen Sprachen. Eine Geschichte der sprachlichen Kommunikation* (Kiel 2005); Roger Wright, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France* (Liverpool 1982).

<sup>26</sup> La culture du haut Moyen Âge, une question d'élites? Actes du colloque de Cambridge, ed. François Bougard/Régine Le Jan/Rosamond McKitterick (Collection Haut Moyen Âge 7, Turnhout 2007).

<sup>27</sup> Josef Fleckenstein, *Die Bildungsreform Karls des Großen als Verwirklichung der norma rectitudinis* (Freiburg im Breisgau 1953).

<sup>28</sup> Christoph Stiegemann/Matthias Wemhoff, *Kunst und Kultur der Karolingerzeit. Karl der Große und Papst Leo in Paderborn, 1-3* (Mainz 1999).

<sup>29</sup> Am Vorabend der Kaiserkrönung. Das Epos 'Carolus Magnus et Leo Papa' und der Papstbesuch in Paderborn 799, ed. Peter Godman/Jörg Jarnut/Peter Johanek (Berlin 2002); Donald A. Bullough, *Alcuin. Achievement and Reputation* (Leiden 2004); Rosamond McKitterick, *Carolingian Culture. Emulation and Innovation* (Cambridge 1994).

<sup>30</sup> La réécriture hagiographique dans l'Occident médiéval. *Transformations formelles et idéologiques*, ed. Monique Goullet/Martin Heinzelmann (Beihefte der Francia 58, Ostfildern 2003).

<sup>31</sup> Birgit Auernheimer, *Die Sprachplanung der karolingischen Bildungsreform im Spiegel von Heiligenviten. Vergleichende syntaktische Untersuchungen von Heiligenviten in verschiedenen Fassungen, unter anderem der 'Vita Corbiniani', auf der Basis eines valenzgrammatischen Modells. Mit einer CD Rom-Beilage* (München 2003).

revenir aux sages compromis de la latinophonie mérovingienne.<sup>32</sup> C'est ainsi notamment qu'après avoir encore ouvert le dossier, j'interprète *transfere in romanam linguam rusticam*: 'traduire en latin d'illettré' des Mérovingiens.<sup>33</sup> En prenant acte de cet échec de la mise aux normes dans le domaine de la pastorale, nous devrions avoir quelques soupçons dans les autres champs de la communication, tout de même fort étendus dans le cadre d'un royaume en constante réorganisation.<sup>34</sup> Comment en effet se passe la transmission des ordres? Des lois? Des convocations au *ban* de l'ost? L'expression des jugements dans le cadre des *placita* royaux? Des quantités d'actes écrits originaux soutenant ces démarches nous sont parvenus.<sup>35</sup> Ils sont rédigés en latin (du moins répertoriés comme tels), et si les porteurs et diffuseurs de ces ordres sont régulièrement chargés de les lire à haute voix et de les expliquer (*tradere*), il n'est dit nulle part qu'ils doivent être traduits. Cela pose un problème: comment les destinataires se débrouillent-ils? Ils ne sont ni la masse, ni l'élite la plus restreinte: leur rang social, sans doute très variable, fait d'eux des sujets, mais non des pantins.

C'est le moment aussi de s'interroger sur l'effet spéculaire de la restauration langagière auprès des membres de l'élite, prise cette fois dans une expansion étendue (comtes, ducs, sénéchaux, abbés, *missi* ...). On ne peut faire l'économie de la question de leur rapport à la culture écrite et à leur propre langage en suivant, là aussi, des principes bien acquis en sociolinguistique synchronique.<sup>36</sup> Réfléchissons: on voit mal un duc ou un comte prendre des cours de grammaire latine selon le nouveau modèle alcuinien; son rang, son prestige et sa culture de la 'Reichsaristokratie' le lui interdiraient.<sup>37</sup> Ils sont en effet soumis à une étiquette (vêtements, chevaux, nourriture ...) qui est à la fois l'émanation (ce sont des contraintes montantes) et le signe de leur identité sociale (ce sont des signaux descendants). Cette étiquette laissera une empreinte si forte que nous la retrouvons bien reconnaissable dans les premiers textes littéraires germaniques comme l' 'Evangeliarbuch' d'Otfrid de Wissemburg<sup>38</sup> ou dans les 'Chansons de geste' en langue d'oïl. Or, au niveau de la communication fonctionnelle, ces individus, qui se distinguent plus ou moins nettement de la masse de leurs concitoyens, ont un triple rôle à tenir: recevoir les ordres; les transmettre; en rendre compte au pouvoir central. C'est-à-dire qu'ils ont à occuper un lieu de parole qui leur est spécifique. Je propose l'hypothèse suivante: leur parole a à se déployer entre deux bornes puisque d'un côté ils ne peuvent pas être passés à la moulinette alcuinienne et que de l'autre, ils s'offusqueraient certainement d'être traités comme des *illitterati* de masse. Ils ont en somme à tenir leur rang à la fois dans l'efficacité et dans le paraître. Il y a lieu alors de supposer qu'il existe une langue parlée et écrite par ces sujets qui satisfait à ces deux limites, c'est-à-dire qu'elle doit être justiciable du label 'latin' pour sauvegarder l'honneur de ses pratiquants et échapper à la remontée archaïsante pour en garantir l'efficacité pragmatique.

C'est précisément ce que nous montrent les documents à la condition de se livrer à un petit travail de fouille archéologique des vastes corpus à notre disposition. Le chantier est en cours de ce point de vue, mais j'ai déjà proposé des conclusions sous forme d'un classement qui fait litière des distinctions

<sup>32</sup> Mario Pei, *The Language of the Eighth Century Texts in Northern France. A Study of the Original Documents in the Collection of Tardif and other Sources* (New-York 1932); Louis F. Sas, *The Noun Declension System in Merovingian Period* (Columbia 1937); František Graus, *Volk, Herrscher und Heiliger im Reich der Merowinger* (Prag 1965).

<sup>33</sup> Michel Banniard, *Du latin des illettrés au roman des lettrés. La question des niveaux de langue en France (VIIIe-XIIe siècle)*, in: *Entre Babel et Pentecôte, Différences linguistiques et communication orale avant la modernité (VIIIe-XVIIe siècle)*, ed. Peter von Moos (Berlin 2008) 269–286; id., *Les textes*.

<sup>34</sup> *Oralité et lien social au Moyen-Age (Occident, Byzance, Islam): parole donnée, foi jurée, serment*, ed. Marie-France Auzépy (Paris 2008).

<sup>35</sup> *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile edition of the Latin charters prior to the 9th century XIII–XIV* (ed. Hartmut Atsma/Jean Vezin, Dietikon/Zürich 1981–1982).

<sup>36</sup> *Sociolinguistic Perspectives on Registers*, ed. Douglas Biber/Edward Finnegan (Oxford 1994); Penelope Eckert/John Rickfort, *Style and Sociolinguistic Variation* (Cambridge 2001).

<sup>37</sup> Gerd Althoff, *Herrschaftsausübung durch symbolisches Handeln oder: Möglichkeiten und Grenzen der Herrschaft durch Zeichen*, in: *Settimane 52* (Spoleto 2005) 367–391; Régine Le Jan, *Famille et pouvoir dans le monde Franc (VIIe-Xe siècle). Essai d'anthropologie sociale* (Paris 1995); Régine Le Jan, *Der Adel um 800: Verwandtschaft, Herrschaft, Treue*, in: *Am Vorabend der Kaiserkrönung. Das Epos 'Carolus Magnus et Leo Papa' und der Papstbesuch in Paderborn 799*, ed. Peter Godman/Jörg Jarnut/Peter Johaneck (Berlin 2002) 259–270.

<sup>38</sup> Wolfgang Haubrichs, *Geschichte der deutschen Literatur von den Anfängen bis zum Beginn der Neuzeit, I/1: Die Anfänge: Versuche volkssprachiger Schriftlichkeit im frühen Mittelalter* (Tübingen 1995).

traditionnelles binaires {latin/roman; écrit/oral; correct/incorrect ...} pour ouvrir sur un tableau globalisant qui tient compte de l'ensemble de la documentation écrite de l'époque.<sup>39</sup> J'ai proposé une répartition en cinq niveaux. Le terme de niveau est un peu inapproprié dans la mesure où il introduit un jugement de valeur qui n'est pas à proprement parler linguistique. Il faudra peut-être se décider pour 'registre' ou 'mode', voire mieux. La distinction repose en effet sur la typologie comparative sur laquelle s'appuie la description diachronique conduisant du Latin Parlé Classique (LPC) au Protofrançais (PF) en passant par le Latin Parlé Tardif (LPT). Je ne peux pas entrer dans le détail, mais pour l'essentiel, il faut se rappeler que les langues romanes sont avant tout du latin parlé, évolué pendant un millénaire, ce qui signifie que, par exemple, le PF (VIII<sup>e</sup> s.) et l'Ancien Français Classique (IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s., AFC) sont porteurs d'une part importante du Latin Parlé Tardif (III<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s.). Ensuite, et c'est un facteur constant des histoires culturelles, la hiérarchie langagière est toujours liée à la mise en place d'une norme qui, dans la plupart des cas, consiste soit en un arrêt chronologique sur une état actuel idéalisée (conservatisme présent, cas du latin classique), soit en un retour en arrière vers un état antérieur lointain lui aussi idéalisé (conservatisme rétrospectif, cas du latin d'Alcuin ou de Lorenzo Val-la).

Précisément, la réforme langagière carolingienne relève de ce second aspect. Dans l'idéal alcuinien, les locuteurs sont censés remonter de quatre siècles en arrière, au temps de la splendeur du latin patristique. D'une certaine façon, cette mode rétro a connu un succès avéré. Mais cela ne concerne qu'une assez petite minorité de textes produits par une très mince élite. Cela correspond aux niveaux IV-V présentés ci-après. Dès que l'on étend la documentation, la belle unité classicisante cède la place à des fluctuations tellement étonnantes qu'elles démentent tout simplement les affirmations des maîtres (au moins du passé). Mais pour juger ces textes, il faut les positionner précisément sur l'échelle diachronique. C'est-à-dire qu'il est pertinent de les soumettre à un décompte soigneux autour de trois paramètres:

- A] Un paramètre invariant, qui est la part transdiachronique du LPT au PF;
- B] Un paramètre dépendant des archaïsmes: quelle est la proportion de traits qui relèvent exclusivement du LPT (lui-même empli largement de traits du Latin Parlé Classique (-II<sup>e</sup> s. + II<sup>e</sup> s., LPC)?
- C] Un paramètre dépendant des innovations: quelle est la proportion de traits qui relèvent exclusivement du PF, puis de l'AFC ?

L'échelonnage des niveaux est donc établi à partir de la somme {A+B+C}. Ainsi un texte comportant, autour du noyau attendu A, très peu de traits B et une majorité élevée de traits C sera donc considéré comme du PF direct, et ainsi de suite. Ne nous y trompons pas: ce type de classement correspond à un changement radical de point de vue. En effet, il ne s'agit plus de rechercher une fois de plus où en est la maîtrise du 'bon latin (par définition antique)' par rapport au 'mauvais latin (par définition barbare)'. La question est de traiter la masse des textes dans leur *continuum* comme le lieu de rencontre de trois facteurs contradictoires:

- 1) Le maintien de traits communs transdiachroniques sous l'effet des forces structurantes collectives.<sup>40</sup>
- 2) La rémanence des traits archaïques sous l'effet de la mémoire artificielle d'une minorité de professionnels.
- 3) Le surgissement des traits innovants sous l'effet de la dynamique orale collective.<sup>41</sup>

Tout texte en un endroit et en un instant donné résulte de l'association de ces facteurs, la manière dont ils impriment leur force au document rédigé dépendant alors de causes contextuelles.

<sup>39</sup> Banniard, Du latin; id., Niveaux de langue et efficacité pragmatique dans les serments carolingiens, in: Oralité et lien social au Moyen-Age (Occident, Byzance, Islam): parole donnée, foi jurée, serment, ed. Marie-France Auzépy (Paris 2008) 43–61.

<sup>40</sup> Michel Banniard, L'ancien français, mémoire du latin, in: Mélanges Claude Thomasset, ed. Olivier Soutet (Paris 2005) 21–36; Johannes Müller-Lancé, Absolute Konstruktionen vom Altlatein bis zum Neufranzösischen. Ein Epochenvergleich unter Berücksichtigung von Mündlichkeit und Schriftlichkeit (Tübingen 1994); Arnulf Stefenelli, Das Schicksal des lateinischen Wortschatzes in den romanischen Sprachen (Passau 1992).

<sup>41</sup> Wulf Oesterreicher, Sprachwandel, Varietätenwandel, Sprachgeschichte, in: Formen und Folgen von Schriftlichkeit und Mündlichkeit, ed. Ursula Schäfer/Edda Spielmann (Tübingen 2001) 217–248.

C'est ici qu'intervient l'identité culturelle. En effet, loin d'être uniforme, la langue écrite sous les Carolingiens fluctue plus qu'il n'y paraît au premier abord dans des conditions où se lisent parfois nettement les linéaments des conflits identitaires. Entre le latin alcuinien, et la parole quotidienne des illettrés, il existe une série de niveaux langagiers qui correspondent à ce que les élites ont fait pour leur propre compte des instructions officielles (ou plutôt de l'idéologie langagière dominante proposée). Les voici :

- I] Protofrançais direct: commandements à l'intérieur du palais adressés aux domestiques, esclaves, etc .... Oralité immédiate en accent local. Evidemment, sous le terme protofrançais, on comprendra toutes les variétés dialectales dont les contours sont en voie d'émergence (lorrain, champenois, wallon ...).
- II] Latin à phrasé protofrançais saupoudré de quelques latinismes aléatoires: commandements lors de cérémonies solennelles collectives, rapports oraux de missions sur l'état d'abbayes, de corps d'armée, certains polyptiques, etc .... Oralité démarquée en diction plus soignée, mais en accent également roman.
- III] Latin à phrasé protofrançais combiné à des séquences plus franchement latines, sorte de *lingua mixta*: rapports écrits de mission des *missi dominici*; capitulaires, notamment le *de uillis*; serments. Réalisation orale éventuelle en diction latinisante.
- IV] Latin en *stylus simplex* comprenant des séquences de protofrançais mieux masqué: préambules des capitulaires; corps des lettres dans les correspondances; traités particuliers d'éducation. Réalisation orale éventuelle en restaurant la syllabation complète.
- V] Latin en *sermo altus* ne comprenant plus que des séquences brèves de type roman: Vies de saints réécrites; traités de théologie et de controverse doctrinale (*Libri carolini*); poésies soit de forme classique, soit rythmiques. Dans le cas de lecture à haute voix, l'oralité cherche à restaurer l'intégralité des syllabes écrites.

### III) DES ÉLITES ET LEUR LATIN

Ces niveaux, comme je l'ai dit, se définissent par la proportion des traits {A/B/C}. L'orthographe n'est pas prise en compte de manière essentielle: elle peut être 'fautive' (à la mérovingienne) ou impeccable (à l'alcuinienne), le principal n'est pas là. Des textes à l'orthographe flottante sont bien écrits en latin artificiel du V<sup>e</sup> siècle, d'autres apparemment impeccables (orthographe, écriture ...), sont rédigés en un latin certes artificiel pour l'oeil (latiniforme), mais beaucoup moins restauré qu'il n'y paraît. Ensuite, les gisements de latin innovant ne sont pas forcément en continu: il peut y avoir des fluctuations à l'intérieur d'un même texte. Enfin, les niveaux 2-3 constituent à mes yeux ceux de l'élite large du Royaume puis de l'Empire, c'est-à-dire le type de latinité dont ces locuteurs, tout en n'étant pas des professionnels de la grammaire, mais néanmoins formés aux méthodes et au langage de l'administration et de ses habitudes énonciatives ont la maîtrise. Ces niveaux constituent un compromis correct pour eux dans la mesure où ils satisfont à un triple objectif:

- 1) Remplir leur devoir de communication officielle dans un langage accepté (ils miment la *norma rectitudinis*).
- 2) Ne pas se soumettre au corset grammatical qui invaliderait leur autonomie créatrice (ils ont leur orgueil de caste et du coup la conviction que leur langage a un prix).
- 3) Se distinguer de la parole commune, dont ils ont, de toutes façons, à se démarquer (de ce fait, le protofrançais courant ne surgit que fragmentairement et que toiletté).

Les textes de niveaux 2-3 sont ainsi des textes en lisière du point de vue tant de la diachronie langagière (ils remontent plus ou moins le cours de l'histoire du latin parlé) que de la diastratie culturelle (ils se situent au-dessus du langage ordinaire, et en dessous de celui du mini-cercle des spécialistes).

Pour illustrer ce modèle, voici quelques échantillons de ces niveaux intermédiaires. Ils répondent aux critères précédemment définis, que j'illustre par quelques traits saillants sans préjuger d'une étude exhaustive qui trouverait mal sa place ici.

## 1) Niveaux 1-2:

Description de la basilique de Saint Denis (vers 800).<sup>42</sup>

*Habet de longo pedes CCLXV. De latus pedes CIII. De alto usque ad camerato habet Pedes LXXV ... In summo sunt intus illa ecclesia columnas inter totum XC. Excepto habet foras per illos porticos de illa ecclesia columnas capitales LVIII, alias columnas minores XXXVII ... Habet ipsa ecclesia luminaria mille CCL et mittunt in illa luminaria de oleo modios VIII et AD UNO QUEMQUE festa in anno semper per tres uices. Et habet in illa ecclesia portas paratas de auro et argento II.*

Orthographe latiniforme correcte.

Il n'y a qu'un seul archaïsme morphologique (en gras). Notez:

- En idiomatismes: *de longo/ de lato* ('de long, de large'); *inter totum* ('en tout'); 'Elle a 265 pieds de long ...'; *Per tres uices* ('par trois fois').
- En morphologie: les compléments du nom prépositionnels, *porticos de illa ecclesia*; *modios de oleo*; la construction du complément d'agent du passif avec la préposition *de*: *portas paratas de auro* ('parées d'or'); le nominatif féminin pluriel en *-as*: *sunt columnas* (Cas Sujet féminin pluriel de l'AFC, 'portes parées d'or').
- Tout le phrasé. En fait sous l'élégant toilettage latiniforme de ce langage technique, le rédacteur du document a déjà franchi la frontière diachronique et mentale vers le protofrançais.

Description de manses (vers 800), 'Polyptique d'Irminon'<sup>43</sup>

*Habet in Villamilt mansum indomnicatum; Habet ibi ecclesiam bene constructam; Habet in Bisconcella mansum indomnicatum.*

*Habet inter Villamilt et Alnidum farinarias XXII, qui reddunt de multura inter totos MCCCIX de viva annona.*

Orthographe latiniforme correcte.

Mais notez spécialement:

- La tournure typique du protofrançais: emploi intransitif de *Habet* suivi d'un accusatif qui serait un Cas Régime Direct (CRD) si le texte était rédigé en *scripta* romane (AFC): 'Il y a une église bien construite ...'.
- L'idiomatisme: 'des moulins qui rendent (produisent) de mouture en tout ...'.
- Le complément du nom prépositionnel: 'moisson ... de blé vif'.

Ecrire ce texte en français moderne ne relève pas ici de la traduction (*transfere*), mais de la transposition au simple niveau de la prononciation, autrement dit par un rendu non plus en orthographe latiniforme, mais en orthographe française. Bien entendu ces phrases étaient lues avec la prononciation naturelle du temps.

## 2) Niveau 2-3:

Capitulaire De Villis (vers 800)<sup>44</sup>

2. *Vt familia nostra bene conservata sit et a nemine in paupertate missa* ("Que notre famille soit bien protégée et ne soit contrainte par personne à la dépendance").
3. *... missum bonum de familia nostra aut alium hominem bene creditum causas nostras providendo dirigat* ("... qu'il envoie un bon envoyé de notre famille ou un autre homme de confiance pour veiller à nos intérêts").
6. *Et non alii clerici habeant ipsas ecclesias, nisi nostri aut de familia aut de capella nostra* ("Et que les autres clercs n'aient pas ces églises en dehors des nôtres ou de ceux de notre famille et de notre chapelle").

<sup>42</sup> Bernhard Bischoff, *Anecdota novissima. Texte des vierten bis sechzehnten Jahrhunderts* (Stuttgart 1984).

<sup>43</sup> Auguste Longnon, *Polyptique de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés rédigé au temps de l'abbé Irminon, 1-2* (Paris 1886/1895).

<sup>44</sup> *Capitularia regum Francorum I*, 32 (ed. Alfred Boretius, MGH LL 2, Hannover 1883) 82-91.



Orthographe également traditionnelle.

Quelques éléments archaïsants: *ut/ a nemine*.

Mais sinon, le texte est très moderne (éléments A+C), autrement dit moulé sur le roman. Voyez notamment:

- Les passifs analytiques: *sit conseruata/ sit missa*;
- Le complément du nom *missum de familia*;
- Le complément de pronom *nostri de familia ... de capella*.

3) Niveau 3:

Placitum de 759 contre le comte de Paris<sup>45</sup>

*Vnde praedictus Gerardus comes dedit in responsis, quod ipsum teloneum aliter non contendeat nisi quomodo antecessores illius qui comites fuerunt ante illum, ita ipsum ad suam partem retinebat.*

La partie en gras est évidemment une formule figée, mais pas la suite.<sup>46</sup>

Rapport de mission en Bénévent de Maginarius à Charlemagne (788)<sup>47</sup>

*Si uero non, ibi inter nos considerassemus ut ad illos per nostrum missum et epistolam significassemus ut ad nos uenissent ... nullo modo uestram iussionem complere uolunt nec nos relaxare ...*

Remarques semblables. Le manuscrit étant abîmé, nous avons un texte à trous, mais il est bien improbable que des archaïsmes (des éléments de B) se cachent dans ces trous.

A part quelques *ut, uero* et autres, la solennité du style tient à la longueur des phrases, à l'hypotaxe et aux périphrases, mais pas à l'emploi d'un latin de vieille époque.

Notez:

- L'emploi régulier des formes de subjonctif plus-que-parfait à la place de l'imparfait (disparu de la langue parlée depuis un ou deux siècles). Ces formes syncopées et surtout décalées sont des morphèmes romans en graphie latinisante.
- Le datif prépositionnel, *ad illos* (et non *illis*).
- Le complément circonstanciel de moyen/manière prépositionnel *per nostrum missum*.

Certes, toutes ces tournures apparaissent sporadiquement même en latin classique. Mais ici, elles sont partout, les formes anciennes sont disparues. On est bien devant un autre système langagier. Et, encore une fois, contrairement aux thèses 'diglossiques', la langue parlée accède à l'écriture.

Serments à prêter à l'empereur (vers 802)<sup>48</sup>

*Item aliud Sacramentale qualiter repromitto ego: domino Karolo piissimo imperatori, filio Pippini regis et Berthane, fidelis sum, sicut homo per dicitum debet esse domino suo, ad suum regnum et ad suum rectum. Et illud sacramentum, quod iuratum habeo, custodiam et custodire uolo, in quantum ego scio et intellego, ab isto die in antea. Sic me adiuuet Deus, qui coelum et terram creauit, et ista sanctorum patrocinia.*

Les éléments archaïsants (catégorie B) sont marqués en gras.<sup>49</sup> Tous les autres sont modernes, parce qu'ils sont soit transdiachroniques (catégorie A), soit innovants (catégorie B).

Prenons garde au fait que le style est solennel comme la circonstance: d'où la longueur des phrases et le verrouillage juridique des énoncés. Mais ce texte est bien un niveau 3, acrolecte moderne à l'usage de l'élite carolingienne.

<sup>45</sup> Chartae Latinae Antiquiores XV, 600 (ed. Hartmut Atsma/Jean Vezin, Dietikon/Zürich 1986) 26–27.

<sup>46</sup> On trouvera un commentaire détaillé de ce 'latin' dans Banniard, Du latin, avec sa transcription commentée dans sa prononciation reconstituée, évidemment virtuelle, mais vraisemblable en protofrançais.

<sup>47</sup> Chartae Latinae Antiquiores XV, 629, ed. Atsma/Vezin 59–64.

<sup>48</sup> Capitularia regum Francorum I, 34, ed. Boretius, 89–102, 101.

<sup>49</sup> Le commentaire linguistique détaillé en est dans Banniard, Niveaux.

Notez:

- Les datifs non prépositionnels lorsqu'ils désignent des membres de l'élite. Cette structure est encore vivante en AFC, ce sont les CRIP- (Cas Régimes Indirects non Prépositionnels), largement attestée dans les Chansons de Geste.
- L'apparition des prépositions pour les datifs dans les autres cas, voyez notamment comment à *domino suo* succède *ad suum regnum, ad suum rectum*.
- Le redoublement de *custodiam*, forme de futur sortie de la langue parlée même par cette élite, par *custodire uolo*, qui la glose.
- L'emploi de *homo* au sens féodo-vassalique de 'dépendant/sujet/vassal' et de *fidelis* avec les mêmes glissements sémantiques.
- Les idomatismes *per dirictum* (notez la graphie), AFC, 'par dreit'; *in quantum*, 'en quant' ; *Sic me adiuuet Deus*, 'Si m'aït Dieus'.
- Le parfait résultatif analytique qui est un véritable passé composé: *iuratum habeo*. Il faudrait écouter ce texte, lu à haute voix, soigneusement certes, mais avec une phonétique d'oïl un peu conservatrice: [lo sairemEnt ke djürEth Ayyo] (les majuscules indiquent les accents toniques). On est en fait déjà dans le langage des 'Serments de Strasbourg'.

Poème sur l'arbre du paradis (Début IX<sup>e</sup> s.)<sup>50</sup>

*Arbor natus in paradiso utinam siccasset,  
unde Adam pumum gustauit, mortem consumauit,  
inde subductus ad infernum.  
Eu me Eua non te audisset!  
Bene nos coniunxerat deus ambos in paradiso,  
quando Eua me circumuenit propter unum lignum,  
inde subductus ...*

Le latin polymorphe n'apparaît pas que dans le domaine de la prose à usage pratique au sein des élites carolingiennes. Car le désir d'identification touche également chez elles des aspects plus subjectifs comme la poésie religieuse. Il y a longtemps que la poésie rythmique latine est venue suppléer la poésie métrique dans le rôle du déploiement des affects chrétiens, depuis la célébration normale jusqu'à l'intrusion d'un certain lyrisme. L'évolution s'est poursuivie jusqu'à la création de textes comme celui-ci, récemment découvert et publié.

Notez:

- La structuration poétique fondée sur un rythme simple (opposition syllabe tonique/atone), avec un nombre de syllabe limité.
- Deux archaïsmes (*utinam, propter*).
- Un trait conservateur, sans être un archaïsme, *coniunxerat*, ce type de plus-que-parfait étant encore attesté en AFC: son remplacement n'est pas entièrement acquis au VIII<sup>e</sup> s.
- Tout le reste est moderne (A+C). *Arbor* est devenu masculin. *Unde* (combiné à *de*) a donné 'dont' en AFC, *inde* de même a donné 'en'; ces deux connecteurs syntaxiques, émergents en latin tardif, sont désormais grammaticalisés. Quant à *subductus*, il est à l'origine du français 'séduit' ...

Ces documents ainsi analysés selon les méthodes de la sociolinguistique diachronique, sans effacer évidemment l'écart écrit/oral, le réduisent suffisamment pour que nous puissions considérer comme invalidée l'interprétation diglossique de la situation langagière du siècle, même dans le cadre de théories révisées dans un sens plus sophistiqué.<sup>51</sup>

<sup>50</sup> Corpus rhythmorum musicum saec. IV-IX, 1: Canti di tradizione non liturgica, ed. Francesco Stella (Firenze 2007).

<sup>51</sup> Peter Koch/Wulf Oesterreicher, Langage parlé et langage écrit, in: Lexikon der Romanischen Linguistik, ed. Günter Holtus/Michael Metzeltin/Christian Schmitt (Tübingen 1992) 584–627.

## IV) A LA CONQUÊTE D'UN ACROLECTE ROMAN

Il existe donc une masse de documents dont il serait vain de se demander si “l’instituteur carolingien est passé par là”.<sup>52</sup> Il est sans doute bien passé, mais avec une mission à géométrie variable. La parole commune est désormais le protofrançais, pour tous les locuteurs de l’ancien espace latinophone romain (du Nord de l’ancienne Gaule, évidemment). Cette parole, qui charrie en elle la mémoire longue de la latinophonie, a fort bien résisté aux critiques et aux attaques des grammairiens. J’insiste: il n’y a jamais eu dans l’oralité naturelle ni chaos, ni précipices: ces qualificatifs (pour autant malheureusement présent même sous la plume de philologues modernes et autres spécialistes) relèvent du mythe culturel (de la culture de l’élite, s’entend). On s’y attendait un peu, tout de même, au niveau de la grande masse des locuteurs illettrés: leur mise au pas morale s’est brusquement arrêtée lorsqu’ils ont échappé à leur mise au pas langagière. Et il a fallu que les autorités intellectuelles en rabattent et réautorisent officiellement l’emploi du ‘latin d’illettrés (*linguam romanam rusticam*)’ cher à la pastorale des Mérovingiens si décriés.<sup>53</sup>

Mais si la masse des *illitterati* a subi abruptement cette agression langagière, les individus pourvus d’une identité sociale suffisamment marquée et prestigieuse y ont échappé, moins par dérobade que par détournement. Quelle que soit la qualité culturelle et littéraire de la Renaissance carolingienne, elle a laissé se déployer une évolution et des fluctuations de la langue écrite administrative en particulier, mais aussi poétique, qui nous montre à l’évidence qu’il y a eu une culture à plusieurs vitesses. C’est un travail de prosopographie historique que de dénombrer les membres de l’élite, travail que je ne peux que laisser aux historiens. Mais du point de vue de l’histoire des marqueurs d’identité sociale, je pense pouvoir affirmer qu’il a existé une langue parlée et écrite bien plus souple et évolutive que le latin réformé des grammairiens. Cette langue porte évidemment l’étiquette ‘latin’, l’illusion étant d’autant plus forte que le retour à une orthographe régularisée et l’apparition de la minuscule caroline avec sa belle discipline a contribué à masquer le caractère linguistiquement hétérogène des documents écrits.<sup>54</sup> Ces derniers fluctuent entre une imprégnation partielle de traits latins archaïques (niveau 3) et l’adoption d’un phrasé quasiment roman (niveau 1). Ils correspondent au langage écrit et parlé par les élites carolingiennes, qui ne se sont pas du tout soumises à la tyrannie du *grammaticus*. Et à la vérité, même un maître talentueux de la latinité de niveau IV-V comme Alcuin a parfois un peu relâché son langage jusqu’à effleurer le niveau III, voire II, lorsque quelque pulsion énonciative l’engageait vers cette parole moderne.<sup>55</sup>

Après tout, cette constatation crée un intéressant cas de figure inverse avec la situation mérovingienne: Grégoire de Tours et d’autres après lui, déplorent leur lamentable latinité. Et bien entendu, ceux qui s’y laissent prendre partagent son effroi. Mais en réalité, son petit monde est encore nettement latinophone (attention, au sens non pas normatif, mais linguistique du terme). Inversement, autour du pôle orgueilleux des restaurateurs alcuiniens, vivent des locuteurs qui sont désormais romanophones et sous l’ordre apparent de la restauration se cache le joyeux ‘désordre’ (autrement dit un ordre différent) de la romanophonie: en termes linguistiques, le diasystème du latin parlé tardif a muté en un diasystème neuf, celui du protoroman.

Il reste à souligner le rôle justement positif joué par ces élites médiatrices entre l’évolution et l’inertie. En effet, certains des documents ici présentés ont un statut sociolinguistique complexe. D’un côté, en effet, au regard d’un latin archaïsant, ils représentent un niveau de langue évidemment bas. Mais au regard de leur fonction dans l’accomplissement des actes sociaux, ils peuvent au contraire occuper une fonction prestigieuse. C’est très nettement le cas de la déclaration du compte de Paris, de

<sup>52</sup> Jacques Fontaine, De la pluralité à l’unité dans le ‘latin carolingien’?, in: *Settimane 27* (Spoleto 1981) 765–818; Marc van Uytendange, Latin mérovingien, latin carolingien et scripta romana rustica, rupture ou continuité?, in: *D’une déposition à un couronnement, 476–800* (Bruxelles 1977) 65–88.

<sup>53</sup> Banniard, Les textes.

<sup>54</sup> Michel Banniard, Changements dans le degré de cohérence graphie/langage: De la notation du phrasé à la notation de la phonie (VIII<sup>e</sup>–XI<sup>e</sup> siècle), in: *Medioevo Romano 27* (2003) 178–199; Roger Wright, *Early Ibero-Romance* (Newark 1995); Roger Wright, *A Sociophilological Study of Late Latin* (Turnhout 2003).

<sup>55</sup> Michel Banniard, Théorie et pratique de la langue et du style chez Alcuin: rusticité feinte et rusticité masquée, in: *Francia 13* (1986) 579–601.

la lettre de Maginarius et surtout des serments de 802. Dans les trois cas, les circonstances sont solennelles et à une morphologie et à un lexique largement romans est associée une syntaxe complexe (phrases longues, propositions enchâssées ...) qui doit moins à la langue qu'à la rhétorique latine et crée en fait une syntaxe solennelle romane. En d'autres termes, ce latin 'moderne' est promu au rang d'acrolecte. Et du coup, nous tenons un chaînon manquant: cette langue écrite déguisée en latin est la préfiguration et la source directe du français juridique qui émergera avec les 'Serments de Strasbourg' et surtout du français littéraire qui surgira avec la 'Cantilène de sainte Eulalie', objet de multiples études,<sup>56</sup> auxquelles il manque toutefois ce lien et ce liant historiques.

Au moment où la parole romane apparaît sous la forme d'un acrolecte neuf (parce que cette fois écrit en *scripta* non plus latiniforme, mais romane), elle n'est pas une épiphanie. C'est l'aboutissement d'un double procès de refus et de conquête de la part des élites protoféodales: refus des acrobaties intellectuelles que réclamait la réception d'oeuvres en latin de niveau V;<sup>57</sup> exigence d'identité langagière.<sup>58</sup> On voit ainsi comment entre la langue sacrée traditionnelle et la langue du peuple, objets et sujets de relations enchevêtrées et souvent conflictuelles,<sup>59</sup> peuvent apparaître des couches langagières médiatrices, qui, dans des circonstances favorables, ouvriront la voie aux acrolectes littéraires romans.

Explicit Feliciter

#### DEUTSCHE ZUSAMMENFASSUNG

Was für eine Art Sprache war auf Merowingischen Münzen geschrieben? Wir wissen, dass diese kurzen Inschriften in Hinblick auf die Standards des klassischen Lateins mehr oder weniger fehlerhaft waren. Heißt das, dass Latein in diesen Jahrhunderten, am Übergang zwischen Antike und Frühem Mittelalter, eine tote Sprache war, die nicht länger gesprochen und nur in holpriger Weise von einer romanisch sprechenden, kaum des Lesens und Schreibens mächtigen Bevölkerung verwendet wurde? Diese Sichtweise findet man noch heute in einigen jüngeren, aber doch veralteten Publikationen, deren Wissenschaftlichkeit durchaus fragwürdig erscheint. Innovative Ansätze, die auf neuen Maßstäben des Lesens und Interpretierens dieser linguistischen und kulturellen Phänomene basieren, die so genannte diachrone Soziolinguistik, eine mittlerweile vierzig Jahre alte Forschungsdisziplin, ermöglicht es uns, unsere Befunde besser zu verstehen und exakter zu beschreiben. Das gesprochene und geschriebene Latein, das sich schnell in ein Proto-Romanisch entwickelte, verweist auf die lebendige Erinnerung eines altertümlichen Lateins und die dynamische Verwendung einer ausgebildeten, neuen spätlateinischen, merowingischen Hochsprache.

<sup>56</sup> D'Arco Silvio Avalle, *La doppia verità. Fenomenologia ecdotica e lingua litteraria del medio evo romanzo* (Florence 2002).

<sup>57</sup> Michel Banniard, *La réception des carmina auliques: niveaux de latinité et niveaux de réception à la fin du VIIIe siècle*, in: *Am Vorabend der Kaiserkrönung. Das Epos 'Carolus Magnus et Leo Papa' und der Papstbesuch in Paderborn 799*, ed. Peter Godman/Jörg Jarnut/Peter Johaneck (Berlin 2002) 35–49.

<sup>58</sup> Michel Banniard, *Latinophones, romanophones, germanophones: interactions identitaires et construction langagière (VIIIe-Xe siècle)*, in: *Médiévales* 45 (2003) 25–42.

<sup>59</sup> *Language of religion – language of the people. Medieval Judaism, Christianity and Islam*, ed. Ernst Bremer/Jörg Jarnut/Michael Richter/David Wasserstein (München 2006).